

ractères dans les mœurs de nos bons cultivateurs ! Que de contrastes dans nos soleils du printemps, dans les glaces de nos hivers ! Quelles scènes de poésie descriptive dans nos villages aux blanches chaumières à demi voilées sous les massifs de feuillage, et étalant le luxe de leur propriété sur les rives du roi des fleuves !

Les compositeurs dont nous reproduirons les partitions occupent la position la plus éminente dans le monde musical. Nous ne citerons que Donizetti, Auber, Gluck, et pour la musique des Romances, Labarre et Loisa Puget.

Des circonstances que nous n'avons pu prévoir ni contrôler nous ont forcés de retarder jusqu'à aujourd'hui la publication de notre feuille dont le Prospectus, que nous reproduisons ci-haut, a paru en Avril dernier. Désormais le *Ménestrel* sortira régulièrement tous les JEUDIS sans interruption. Les abonnés recevront avec le présent numéro une chansonnette de M. G. VAEZ, musique de TH. LABARRE, intitulée :

“LE CŒUR PERDU,”

et publiée à Paris au commencement du mois dernier.

La partie musicale sera constamment jointe à la partie littéraire, excepté dans le cas où nous publierons des partitions trop longues pour être insérées dans un seul numéro. Alors nous en donnerons avis et nous enverrons huit pages de musique le Jeudi suivant.

N'ayant reçu par la dernière malle qu'une faible partie de nos journaux littéraires de Paris, nous aimons à en informer nos abonnés afin qu'ils soient indulgents et qu'ils veuillent nous pardonner si la partie littéraire de notre feuille n'est pas aussi intéressante pour le moment qu'elle pourra l'être par la suite.

Comme il nous a été impossible de nous assurer par avance de beaucoup de souscripteurs dans les Campagnes, nous adressons le premier numéro aux personnes que nous croyons le plus disposées à souscrire. Dans le cas où elles ne le pourraient ou ne le voudraient pas, elles sont priées de nous le renvoyer avec leurs noms au dos de l'enveloppe, et à défaut de ce faire, elles seront regardées comme abonnées.

Les dépenses nécessaires au soutien de notre double publication sont telles que nous devons commencer immédiatement la collecte du pre-

mier semestre. La condition de payer d'avance, est de rigueur.

✍ Pour les autres conditions et détails, et la liste de nos Agents, voir la dernière page.

SI J'AVAIS DE L'OR.

I.

Et si j'avais de l'or, oh ! comme par le monde
Je précipiterais ma course vagabonde !
Comme au sein des flots bleus j'aimerais à rouler !
A ma veile interdits nulle mer, nul rivage :
Nulle terre au soleil, ou peuplée ou sauvage,
Que mes pas scrutateurs ne eussent foulé !

Tantôt sous notre ciel et sa blonde lumière
Pour mollement rêver j'aurais une chaumière
A l'ombre d'un vieux orme et de pampres amis ;
Et tantôt un palais à façade inscrite,
Ombrageant de ses murs la vague nomenclature
Qui lécherait ses pieds comme un dogue scumis,

Un mauresque palais plein de vives fontaines,
Où j'eusse convié des amis par centaines,
Où les fruits, les parfums, où les vins à torrens,
Et les mots prodigués et les fleurs si jolies,
Et les chants et la valse et toutes les folies
Auraient rassasié mes désirs délirans.

Et puis le lendemain, rêveur, au cimetière
Me choisissant un lieu pour une tombe altière,
Payant pour être au large un jour enseveli,
J'aurais pu, satisfait de mes marbres superbes,
Regarder en pitié la croix parmi les herbes,
Et la fesse du pauvre abîmée dans l'oubli.

Et d'avance inscrivant mon nom et ma langue
Sur le tombeau bâti pour revêtir ma fange,
Je l'eusse couronné d'herbes au vert aspect
Dont les bruits caressans et la cime qui tombe
Auraient après ma mort imité sur ma tombe,
Les flatteurs dont ma vie avait eu le respect.

Mais c'est à Mont-Rédén, parmi l'algue et la grève
Et l'écumée des eaux que le mistral enlève,
Qu'il m'aurait fallu voir d'un cheval aux longs crins
Précipiter l'essor dans la stérile plaine,
Et bondir et voler, voler à perdre haleine,
Et l'abattre fumant sur les sables marins !

Jusqu'au jour où lassé de ma vie immobile
Comme Byren fuyait les ennuis de son île,
J'eusse livré ma verve à mon léger vaisseau ;
Et pleurant comme on pleure à quitter sa patrie,
J'eusse vu s'ouvrir devant ma rêverie
Toute l'immensité des espaces de l'eau !

II.

Oh ! qui les redira ces délices intimes
Dont l'âme se repaît aux scènes maritimes ;
Soit que, dressant ses eaux, la mugissante mer